

**Scénario du film «1916 — Alexandra Fiodorovna. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*L'action se déroule en 1916–1917, autour de l'impératrice Alexandra Fiodorovna, de Raspoutine et du cercle de la cour à la veille de la révolution.*

*Le scénario s'ouvre sur la nuit du 16 au 17 décembre 1916 : le prince Félix Ioussoufov attire Raspoutine dans son palais sur la Moïka pour l'assassiner.*

*On voit en détail la préparation : poison dans les gâteaux et le vin, longue attente, puis tir à bout portant, survie inexplicquée de Raspoutine, fuite dans la cour enneigée et achèvement par les balles de Pourichkevitch.*

*Son corps est jeté dans la Néva, tandis que l'impératrice réclame l'exécution des conspirateurs et que le tsar, au contraire, semble soulagé.*

*Le scénario élargit ensuite le cadre : il présente Zinaïda Ioussouпова, mère de Félix, immensément riche, lucide, proche de la famille impériale, et amie de la grande-duchesse Élisabeth Fiodorovna, sœur d'Alexandra.*

*Parallèlement, on remonte le fil des années : la quête obsessionnelle d'un héritier mâle pousse Alexandra vers des charlatans — docteur Philippe, possédée Daria, visionnaire Mitka — qui envahissent la chambre impériale.*

*Ces épisodes, souvent grotesques ou malsains, révèlent la fragilité psychique de l'impératrice, sa religiosité déformée, son hystérie latente et sa dépendance aux « saints » et aux fous de Dieu.*

*Raspoutine arrive alors dans ce terrain préparé : présenté par Anna Vyroubova, il devient pour Alexandra à la fois guérisseur, gourou et intermédiaire avec Dieu, surtout à cause de la maladie du tsarévitch Alexis.*

*Le scénario montre comment Alexandra adopte le ton brutal et méprisant de Raspoutine dans ses lettres à Nicolas, exigeant la fermeture de la Douma, la répression et l'obéissance.*

*Autour d'eux se pressent d'autres figures troubles, comme le docteur tibétain Badmaev, qui soigne avec des herbes mais intrigue aussi pour placer ses protégés au gouvernement.*

*La Russie officielle apparaît comme un monde en plein délire mystico-politique : empereur faible, impératrice malade et exaltée, ministres qui défilent sans politique cohérente, clergé discrédité.*

*En parallèle, le film rappelle que, sur le front, la Russie montre une vraie puissance militaire (offensive Broussilov, succès au Caucase), tandis que l'arrière se perd dans les rumeurs et l'indifférence à la guerre.*

*Les problèmes de ravitaillement, les erreurs économiques (prix fixes sur le grain, échec des réquisitions), les files devant les boulangeries, nourrissent la colère populaire.*

*Dans la famille Romanov elle-même, les grands-ducs avertissent Nicolas : Alexandra et Raspoutine le coupent de la réalité et poussent l'Empire vers la catastrophe.*

*L'impératrice, surnommée « Valida », est vue par certains comme la vraie dirigeante, par d'autres comme folle ; Nicolas est déjà méprisé comme un simple « colonel ».*

*La scène finale montre l'entretien entre Rodzianko et le tsar : le président de la Douma supplie Nicolas d'écarter Alexandra de la politique, sinon le peuple devra choisir entre le tsar et la patrie.*

*Le tsar, effondré, demande s'il a pu se tromper pendant vingt-deux ans, et Rodzianko répond : « Oui, Votre Majesté, vingt-deux ans vous avez suivi le mauvais chemin. »*

*Le scénario s'achève sur ce constat : la mort de Raspoutine n'a rien réparé, l'autocratie est vidée de sens, et la chute devient inévitable.*

### **Scénario**

Dans la nuit du 16 décembre 1916, selon l'ancien style, vers deux heures du matin, le prince Félix Ioussoupoff, comte Soumarokov-Elston, quitta en automobile

son palais sur la Moïka en direction de la rue Gorokhovaïa.  
Il allait chercher Raspoutine.  
Sur la Moïka, tout était prêt pour l'assassinat de Raspoutine.

Félix avait fait la connaissance de Raspoutine en 1909.  
Félix présentait des tendances homosexuelles.  
Raspoutine le soignait : il l'allongeait à travers le seuil,  
pratiquait sur lui des séances d'hypnose.  
Ioussouppoff témoigne dans ses mémoires :  
« La force de l'hypnose de Raspoutine était immense. »

Par la suite, Ioussouppoff rompit ses relations avec lui,  
car Raspoutine était opposé à son mariage avec la nièce du tsar,  
la grande-duchesse Irina Alexandrovna.  
Ayant décidé d'assassiner Raspoutine, Ioussouppoff renoua leur contact.

Lors de leurs rencontres, Raspoutine se montrait franc.  
Il disait vouloir dissoudre la Douma :  
« Je vais les dissoudre, disait-il, et les envoyer au front.  
Ils sauront ce que c'est que de trop remuer la langue. »  
« La tsarine, disait-il, est une véritable souveraine.  
Elle a l'esprit et la force. Une seconde Catherine.  
Et déjà aujourd'hui, c'est elle qui gouverne tout.  
Quant à lui — un enfant ! Est-ce un tsar ?  
Il ferait mieux de rester chez lui à sentir les fleurs  
au lieu de gouverner. Le pouvoir n'est pas pour lui. »  
Il disait encore que l'impératrice elle-même veillait  
aux infusions d'herbes données au souverain :  
« Il boit son thé de grâce et devient aussitôt bon et joyeux.  
Je te le dis, on y arrivera.  
Nous proclamerons Alexandra régente  
pour le jeune héritier mineur.  
Et lui, nous l'enverrons se reposer à Livadia.  
Fatigué, malade — qu'il se repose.  
Là-bas, parmi les fleurs, il sera plus près du Bon Dieu.  
Il a de quoi se repentir.  
Il pourra prier toute sa vie sans racheter cette guerre.  
Assez de guerre — il est temps d'arrêter la tuerie. »

Si Raspoutine avait réussi à suggérer à l'un des époux impériaux  
l'idée de mettre fin à la guerre, l'histoire de la Russie  
aurait pris une tout autre direction,  
et Raspoutine serait devenu un héros national du XX<sup>e</sup> siècle.  
Mais cela n'arriva pas.  
Soit son influence fut exagérée,  
soit l'idée de mettre fin à la guerre, deux ans après son début,  
ne l'habitait pas autant qu'on le dit.  
Il continuait simplement à faire ce qu'il savait faire.

« Tu veux ? disait-il à Ioussouppoff.  
Je te nommerai ministre. »

Dans la nuit du 16 au 17 décembre, Raspoutine s'habilla  
d'une chemise de soie brodée de bleuets,  
avec une épaisse corde cramoisie en guise de ceinture,  
d'un pantalon de velours et de hautes bottes brillantes.  
Lorsque Ioussouppoff entra chez lui, il sentit une forte odeur  
de savon bon marché.

Dans ses souvenirs, Félix écrira :  
« Je ne l'avais jamais vu aussi propre et coiffé. »

Raspoutine avait lissé ses cheveux.  
Ils partirent pour la Moïka.

Dans la cave du palais des Ioussouppoff, aménagée à la hâte,  
Félix et Raspoutine se retrouvèrent seuls.  
Les autres conspirateurs se tenaient aux étages supérieurs,  
faisant semblant d'animer une soirée chez la princesse Irina Alexandrovna.  
Un disque jouait sans cesse la chanson Yankee Doodle.  
Tout l'assassinat se déroula sous cet accompagnement.

Nerveux, Ioussouppoff fit d'abord glisser vers Raspoutine  
une assiette de biscuits non empoisonnés  
et lui servit du thé.  
Ce n'est qu'ensuite qu'il lui proposa des éclairs  
au cyanure de potassium.  
Raspoutine en mangea un. Puis un deuxième.  
Le poison n'agissait pas.  
Il but ensuite du madère empoisonné,  
claquant la langue, savourant.  
Il but dans différents verres, tous empoisonnés.  
Puis il se leva, fit quelques pas, dit qu'il avait des chatouilles dans la gorge,  
et se rassit.  
Ils restèrent ainsi, assis l'un en face de l'autre,  
en silence, buvant.  
Puis Raspoutine demanda à Félix de chanter en jouant de la guitare.

Finalement, Ioussouppoff ne supporta plus,  
laissa Raspoutine, monta à l'étage,  
annonça que le poison ne faisait rien,  
prit un revolver et redescendit à la cave.  
Raspoutine examinait un crucifix de cristal.  
Félix tira.  
Raspoutine cria et s'écroula.

Entendant le coup de feu,  
les conspirateurs accoururent.  
Le docteur Lazovert constata la mort.  
Trois conspirateurs partirent du palais.  
Ioussouppoff et Pourichkevitch parlèrent de l'avenir de la Russie.  
Félix redescendit à la cave.  
Il tâta de nouveau le pouls.  
Un instant plus tard, Raspoutine ouvrit les yeux  
et bondit sur ses pieds d'un mouvement brusque.

De l'écume et du sang jaillissaient de sa bouche  
alors qu'il se jetait sur Félix.  
Une lutte s'engagea.  
Ioussouppoff finit par se dégager  
et courut chercher Pourichkevitch.

Raspoutine rampait sur les marches menant à l'extérieur,  
puis se leva et sortit dans la rue.  
Pourichkevitch tira.  
Quatre coups.  
Raspoutine tomba dans la neige.

Plus tard, Ioussouppoff, dans les toilettes vivement éclairées,  
se tenait penché au-dessus du lavabo,  
la tête entre les mains,  
crachant sans fin.

Un agent de police, qui avait entendu les tirs, arriva.  
Pourichkevitch cria :  
« Oui, on a tiré — et on a tué Raspoutine.  
Et toi, si tu aimes le tsar et la patrie, tu te tairas. »  
Le policier répondit :  
« Vous avez bien fait. Je me tairai.  
Mais si l'on exige un serment, je dirai la vérité.  
Mentir est un péché. »  
Et il s'en alla.

On chargea le corps de Raspoutine dans une voiture,  
on l'emmena vers la Petite Neva  
et on le jeta du pont Pokrovski.

L'impératrice fit venir le ministre de l'Intérieur Protopopov  
et exigea l'exécution immédiate des assassins.  
Seul le souverain pouvait décider de leur sort.  
Mais pendant une semaine, il ne prononça pas un mot.  
Sur ordre de l'impératrice,  
Ioussouppoff, le grand-duc Dmitri Pavlovitch  
et Pourichkevitch furent assignés à résidence.

Selon la suite de Nicolas II,  
à l'annonce de la mort de Raspoutine,  
le tsar ne dit rien,  
mais devint étonnamment joyeux.

Le 23 décembre, la sanction fut annoncée :  
une punition clémente — l'exil pour Félix et Dmitri Pavlovitch.  
Pourichkevitch partit lui-même pour le front,  
profitant de son immunité de député.

Dès le 18 décembre à 8 h 52,  
c'est-à-dire presque immédiatement après l'assassinat,  
la sœur de l'impératrice, Élisabeth Fiodorovna,

personne profondément croyante,  
envoya un télégramme à la mère de Félix,  
la princesse Zinaïda Nikolaïevna Ioussoupova :  
« Toutes mes profondes et ferventes prières vous entourent  
pour l'acte patriotique de votre cher fils. »  
Signé : Ella.

La destinataire, Zinaïda Nikolaïevna Ioussoupova,  
était une personnalité hors du commun.  
D'abord par son origine, remontant à un neveu de Mahomet.  
Ensuite parce qu'elle possédait  
la plus grande fortune de Russie, supérieure à celle du tsar.

L'infante Eulalia d'Espagne, tante du roi,  
garda un vif souvenir de la réception  
que lui donna la princesse Ioussoupova :  
« Au dîner, l'hôtesse portait une robe d'apparat  
brodée de diamants et de merveilleuses perles orientales.  
Grande, souple.  
Son kokoshnik — une sorte de diadème —  
était aussi serti de perles et de diamants.  
En longs rangs de perles,  
avec de lourds bracelets d'or au motif byzantin,  
des boucles d'oreilles turquoise et perles,  
et des bagues aux couleurs de l'arc-en-ciel,  
elle ressemblait à une impératrice antique. »

Sur ce fond littéralement éclatant,  
un autre souvenir est important :  
« Femme d'une rare beauté  
et d'une profonde culture spirituelle,  
elle supportait courageusement  
les pesanteurs de son immense fortune. »

Elle avait en outre un talent d'actrice.  
Stanislavski l'invita à rejoindre sa troupe.  
Elle était perspicace, principielle, très indépendante,  
et aurait pu tenir un salon politique chez elle.

En 1917, le dentiste Kastritsky, médecin de la cour,  
revint de Tobolsk où la famille impériale était détenue,  
et rapporta une lettre de Nicolas II.  
Il y était écrit, entre autres :  
« Lorsque vous verrez la princesse Ioussoupova,  
dites-lui que j'ai compris  
à quel point ses avertissements étaient justes.  
Si l'on les avait écoutés,  
bien des tragédies auraient été évitées. »

La princesse était amie avec la famille impériale.  
Son fils Félix, qu'elle soutint sans réserve dans l'assassinat,  
était marié à une grande-duchesse.

Elle entretenait une relation particulière  
avec la sœur de l'impératrice, Élisabeth Fiodorovna,  
sa voisine de domaine estival.  
Ce lien était à la fois spirituel et politique,  
dangereux, car dirigé  
contre la première dame du pays,  
l'impératrice Alexandra Fiodorovna,  
qui semblait gouverner seule la Russie en 1916.  
En réalité, personne ne gouvernait.  
Le moujik Raspoutine ne le pouvait pas non plus.  
Mais l'entourage de l'impératrice  
méritait assurément l'attention.

En 1901, les filles du roi du Monténégro,  
Anastasia et Militsa, mariées à des grands-ducs russes,  
amenèrent à la cour depuis Paris  
le docteur Philippe.  
À Paris, il avait interdiction d'exercer  
à cause de plaintes pour charlatanisme.  
En Russie, il fut placé  
sous la surveillance du commandant du palais Hesse,  
et sous la responsabilité personnelle  
des ministres de l'Intérieur Sipiaguine et Plehve,  
tués l'un après l'autre par des terroristes.  
Un tel niveau de contrôle  
était dû à la mission qui lui était confiée :  
l'impératrice devait donner un héritier.

Monsieur Philippe surveillait la situation  
directement dans la chambre impériale  
aux moments les plus décisifs.  
Finalement, on annonça que l'impératrice était enceinte.  
La grande-duchesse Militsa informa l'impératrice  
qu'elle avait de l'expérience en obstétrique.  
Le docteur Ott, accoucheur officiel de la cour,  
fut écarté.

L'ancien Premier ministre Witte se rappelait  
que dans les derniers mois,  
Alexandra Fiodorovna cessa de porter le corset,  
revêtit des robes utilisées avant la naissance de ses filles,  
et que tous remarquèrent qu'elle avait grossi.  
Le souverain était joyeux.  
La Russie publia un communiqué officiel.  
On attendait à tout moment  
la salve des canons de la forteresse Pierre-et-Paul  
annonçant la naissance d'un fils.  
L'impératrice restait allongée.  
Mais l'accouchement ne venait pas.  
Enfin, le professeur Ott examina la souveraine  
et déclara qu'elle n'était pas enceinte et ne l'avait jamais été.

Witte s'interrogeait :

si un charlatan quelconque peut convaincre une femme qu'elle est enceinte,  
et que cette illusion se transmet facilement à son mari, qui, lui, dirige sans limite  
le destin d'un immense empire — que peut-on encore suggérer à ces personnes ?

Le Journal du gouvernement dut fournir une explication officielle.

Le peuple imagina aussitôt que l'impératrice avait donné naissance à un monstre cornu  
qu'il fallut étouffer.

Comme dans le conte de Pouchkine :

« La tsarine, dans la nuit,  
mit au monde — ni fils, ni fille,  
ni souriceau, ni grenouille,  
mais une créature inconnue. »

Pouchkine, vraiment, était un prophète.

En ce qui concerne monsieur Philippe, contrairement aux lois et au bon sens,  
le ministre de la Guerre Kouropatkine lui accorda le titre de docteur en médecine  
de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg  
et le rang de conseiller d'État effectif.

Monsieur Philippe se rendit chez le tailleur militaire  
et se fit confectionner un uniforme de médecin militaire.  
Soit dit en passant, Raspoutine caressait lui aussi le rêve  
d'obtenir un poste officiel à la cour,  
mais, aussi étrange que cela paraisse, il n'y parvint pas.

Encore une remarque, à propos du ministre de la Guerre Kouropatkine,  
mis à la retraite après la défaite dans la guerre russo-japonaise.

En 1914, déjà en pleine guerre mondiale,  
la veuve impératrice Maria Fiodorovna vint rendre visite  
à la princesse Zinaïda Nikolaïevna Ioussoupova  
dans son palais sur la Moïka.

Le premier suisse des Ioussoupov, Grigori, s'approcha d'elle et dit :

« Pourquoi, Votre Majesté, n'a-t-on pas nommé le général Kouropatkine à l'armée ?  
Il est temps pour lui de racheter le passé. »

L'impératrice répéta cette conversation à son fils,  
et deux semaines plus tard, le général Kouronarkine reçut une division.  
Il faut dire qu'en 1905, après la honte de la guerre russo-japonaise,  
un autre domestique des Ioussoupov, Pavel,  
refusa de servir Kouronarkine à table,  
lui cracha dessus et se détourna de lui.

Après l'épisode du docteur Philippe,  
les Romanov commencèrent à chercher des prophètes dans leur propre pays.  
Dans les milieux de cour circula l'information  
que, dans le domaine de l'aide de camp Orlov-Davydov,  
vivait une « possédée » du nom de Daria,  
justement spécialisée dans le domaine  
qui intéressait la famille impériale —  
c'est-à-dire la question de donner naissance à un héritier.

À la demande personnelle de Nicolas II,  
l'aide de camp Orlov-Davydov amena Daria au palais.  
Dans son village, Daria assistait les accouchements,  
lançait des malédictions à ses ennemis  
et était, en plus, une alcoolique chronique.  
Ivre, elle devenait extrêmement violente.  
Au village, on disait que c'était précisément dans ces accès  
que son don de clairvoyance se manifestait.  
Au palais, elle fut décontenancée,  
son don ne se manifesta pas,  
mais elle effraya fortement la tsarine.

Un autre aide de camp, Nikolaï Obolenski,  
était originaire du district de Kozelsk  
et raconta, à son tour, à la cour  
l'histoire de Mitka Kozelski,  
qui, en état de crise, faisait des prédictions fiables.  
La rumeur avait commencé le jour  
où Mitka hurla quelque chose d'inarticulé  
à propos d'un incendie.  
Sur le moment, personne ne prêta attention à ses paroles,  
mais un mois plus tard, la maison de quelqu'un brûla.  
On se souvint alors des hurlements de Mitka.  
Bref, on fit venir Mitka Kozelski au palais, chez le tsar.  
Mitka était accompagné d'un certain Elpidifor,  
chargé de traduire ses grognements.  
En voyant le tsar, Mitka se mit à meugler.  
On demanda à Elpidifor ce que cela voulait dire.  
Il traduisit : « Il veut voir les enfants. »  
On fit aussitôt venir les enfants impériaux.  
Alors Mitka se mit à hurler de façon effrayante.  
On pria Elpidifor de traduire.  
Il traduisit : « Il dit qu'il veut du thé.  
Avec de la confiture. »

Alexandra Fiodorovna était justement enceinte à cette époque.  
Elle assistait régulièrement aux crises de Mitka Kozelski  
dans l'espoir de connaître l'avenir de son enfant.  
Cela dura plusieurs mois.  
Finalement, Alexandra Fiodorovna s'évanouit,  
et cet évanouissement se termina par un accouchement prématuré.  
Les médecins disaient que si l'impératrice  
avait porté sa grossesse à terme,  
un garçon serait sans aucun doute né,  
et qu'il aurait fallu remercier Mitka pour cela.

Mitka priait, à la demande de l'impératrice,  
pour la naissance d'un héritier,  
puis faisait communier tout le monde,  
y compris les grandes-duchesses.  
Il donnait la communion de sa propre bouche,  
c'est-à-dire qu'il recrachait et,  
avec ce qu'il recrachait,  
il faisait communier.  
Mitka Kozelski recrachait,  
et les grandes-duchesses devaient avaler.  
La grande-duchesse Olga en avait la nausée,  
elle disait que cela sentait mauvais.  
L'impératrice estimait qu'Olga faisait des caprices.  
La grande-duchesse eut une éruption cutanée,  
Mitka fut renvoyé,  
mais peu de temps après,  
on le rappela de nouveau au palais.  
À propos, la grande-duchesse Olga,  
l'aînée des filles de l'impératrice,  
ne portait pas Raspoutine dans son cœur  
et ne se rendit pas à ses funérailles.

Alexandra Fiodorovna était, en général, sévère avec ses filles.  
Elle faisait coudre leurs robes à crédit,  
alors qu'il lui aurait été difficile d'expliquer  
ce que cela lui faisait économiser.  
Raspoutine lui reprochait même parfois :  
« Ne sois pas avare de vêtements,  
les fiancées grandissent. »

Puis soudain, Raspoutine se montrait sous un autre jour  
et disait :  
« À quoi bon les (c'est-à-dire les grandes-duchesses) couvrir d'or ?  
Elles sont déjà bien habillées,  
leurs visages sont angéliques.  
Bien sûr, on veut tous quelque chose de superflu.  
Mais à quoi bon s'y habituer ?  
Qui sait comment tout tournera. »

Une fois, avant d'envoyer  
les vieilles robes de ses filles  
à une vente de charité au profit d'orphelins pauvres,  
Alexandra Fiodorovna décousit  
les boutons de nacre précieux  
et les remplaça par des boutons en os.  
La substitution fut découverte.  
Personne ne dit rien

directement à l'impératrice,  
mais la veuve impératrice Maria Fiodorovna  
demanda à son fils Nicolas :

« J'espère qu'Alexandra  
ne s'est pas trop piqué les doigts. »

Et ce qui ne partait pas sur les stands de charité,  
l'impératrice lui trouvait aussi une utilité.

Elle faisait venir au palais  
un chiffonnier du marché Alexandre,  
marchandait avec lui  
et lui donnait à vendre  
les vieilles tenues de ses filles  
ou celles complètement démodées.

Extrait de l'interrogatoire  
de l'historiographe de la cour Doubenski  
par la Commission extraordinaire  
du Gouvernement provisoire,  
le 9 août 1917 :

« Nicolas regardait sa femme  
comme un garçon sa gouvernante.

Elle parlait à sa place,  
lui se taisait.

En sa présence, le tsar  
n'avait pas d'opinion personnelle. »

Extrait d'une lettre d'Alexandra Fiodorovna à Nicolas,  
datée du 4 avril 1915 :

« L'humilité est le plus haut des dons,  
mais un monarque doit plus souvent  
affirmer sa volonté.

Aie confiance en toi et agis.

N'aie jamais peur.

Tu ne diras jamais rien de trop. »

Alexandra Fiodorovna se distinguait de son mari  
par une volonté indéniable,  
et il est tout aussi indéniable  
qu'elle était très malade.

L'ambassadeur de France en Russie, Maurice Paléologue,  
écrit dans ses souvenirs

qu'Alexandra Fiodorovna,

ainsi que sa sœur Elisaveta Fiodorovna

et leur frère, le grand-duc de Hesse,

avaient hérité de leur mère, morte jeune,

d'une maladie nerveuse.

Elle se manifestait par une mélancolie chronique,

des peurs diffuses,  
l'alternance de périodes d'excitation  
et d'abattement,  
à quoi s'ajoutait une lourde névrose cardiaque.  
D'où, chez cette belle jeune femme,  
des lèvres d'un violet livide,  
ou des « lèvres de serpent »,  
comme l'écrivent les témoins.  
C'est pour cette raison  
qu'on fit installer un ascenseur spécial  
à l'Assemblée de la noblesse à Moscou  
pour sa venue  
au tricentenaire des Romanov,  
et qu'on lui prépara même un fauteuil roulant.  
Avec une santé si fragile  
et une psyché si vulnérable,  
Alice-Victoria-Hélène-Brigitte-Louise-Béatrice de Hesse  
n'avait aucune chance  
de porter un choc aussi puissant  
que la Russie du XX<sup>e</sup> siècle.

Sa conversion à l'orthodoxie,  
pour une jeune femme  
ayant reçu une solide formation philosophique à Oxford,  
se transforma en folie religieuse,  
aggravant une hystérie congénitale.  
Les « fols-en-Christ » traditionnels russes  
devinrent pour cette jeune Allemande  
vitaux et indispensables.  
Nicolas pouvait très bien se passer d'eux,  
mais il s'y habitait vite.

La visionnaire Aginouchka  
faisait boire au tsar et à la tsarine  
de l'« eau de colombe ».  
Alexandra Fiodorovna  
s'y réfugiait contre la somnolence et la tristesse.  
La recette n'était pas compliquée :  
une part d'eau bénite,  
une part d'eau de puits,  
ajouter du sang de colombe à volonté.  
Ce qu'on ne buvait pas,  
on en aspergeait le lit.

Sur le lit du souverain  
on aspergeait aussi de l'eau de Bethléem,  
venue de quatre bouteilles

apportées par quatre nonnes aveugles de Kiev.

Elles disaient en même temps :

« Maman est, sans aucun doute, une sainte. »

Puis vint une voyante, Grippa,  
trentaine, très belle.

Nicolas disait à propos de cette prophétesse :

« En une nuit, elle peut recevoir  
trois générations de la famille impériale,  
puis boire son chocolat au lit. »

Grippa avait souvent de longues conversations  
avec le tsar.

Elle l'appelait

« le domestique des impératrices »

et aussi « l'étui à ordres ».

Nicolas rapporta à Alexandra Fiodorovna  
ses conversations avec la voyante.

Elle réagit :

« Nicky jette mon pain à ce chien.

Qu'il en soit ainsi ! Je ne suis pas jalouse. »

Pétersbourg était pris  
d'une frénésie pour les hypnotiseurs,  
les pèlerins et les possédées.

Les impressions de la première révolution russe  
avaient inspiré aux dames  
de la haute société un nouveau style de vie,  
une nouvelle mode.

On peut même dire  
que la révolution mit en extase  
la partie féminine de l'élite officielle de Pétersbourg.

On voulait unir langueur de l'esprit  
et langueur de la chair,  
recouvrir tout cela d'un peu de mystique  
et, en somme, partir à la recherche de la simplicité,  
de la sincérité et de la vérité.

L'impératrice, comme il se devait,  
fut la première dame de l'Empire,  
la législatrice de cette nouvelle mode.

Et là, il n'était déjà plus question de recoudre des boutons.  
En somme, tout le monde était prêt à l'arrivée de Raspoutine.

Raspoutine comprit sans se tromper ce qu'on attendait de lui.

« On me conduisait, racontait-il,  
et on me montrait comme un oiseau de paradis.

Et j'ai senti que, bien que ma destinée se soit élevée,  
quelque chose s'était brisé.

J'ai compris que ma liberté de moujik était finie.  
Qu'ils allaient tous jouer avec moi au petit paysan.  
Et qu'il me faudrait percer leurs ruses,  
sinon ce serait fini pour moi. Kaput. »

Finalement, « l'oiseau de paradis » Raspoutine fut conduit au palais impérial.  
Sa rencontre avec Alexandra Fiodorovna eut lieu en présence de la demoiselle d'honneur de l'impératrice, Anna Vyroubova, née Taneïeva.  
Félix Ioussouпов connaissait Mlle Taneïeva et en garda des souvenirs d'enfance :  
« Taneïeva, grande et forte fille au visage gras et luisant, était totalement dépourvue de charme. On ne lui connaissait pas davantage d'esprit. Seulement de la ruse et de la graisse. Personne ne voulait danser avec elle. Qui aurait pu imaginer que la grosse Anna se rapprocherait de la famille impériale et contribuerait à la vertigineuse ascension de Raspoutine ? »

Un soir, la tsarine et Vyroubova s'installèrent au piano pour jouer à quatre mains la *Sonate au clair de lune* de Beethoven.  
La *Sonate au clair de lune* tirait toujours des larmes à Alexandra Fiodorovna.  
Il était presque minuit. L'impératrice était assise au piano, tournant le dos à la porte. Dans l'embrasement se tenait Raspoutine, la regardant de dos. Les douze coups sonnèrent.

« Ne sens-tu pas, Sana, qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire ? » demanda Vyroubova, qui tourna la tête vers Raspoutine.  
« Oui », répondit la tsarine, puis elle se retourna, poussa un cri et fut prise d'hystérie.  
Raspoutine s'approcha d'elle, se mit à lui caresser la tête, les joues, les épaules.  
La tsarine se blottit contre sa poitrine.

La sœur d'Alexandra Fiodorovna, Elisaveta Fiodorovna, ne supportait pas Raspoutine et ne le rencontra jamais.  
La tsarine ne la comprenait absolument pas.  
« Tu as du dégoût pour cet homme, lui disait-elle. Et pourtant, il est l'essence même de tout ce qui est russe. »

Alexandra Fiodorovna assimila profondément  
le style de Raspoutine, autant artistique que politique.

Il transparaît dans ses lettres à son mari :

« À la Douma, tous des imbéciles,  
au Quartier général, rien que des idiots,  
au Synode, ce ne sont que des bêtes,  
les ministres sont des canailles.

Nos diplomates, il faut tous les pendre.

Ferme vite la Douma.

Il faut l'écraser. Ils doivent tous apprendre  
à trembler devant toi. Ils doivent te craindre.

Nous ne sommes, Dieu merci,  
pas un État constitutionnel  
et nous n'avons pas le droit de l'être.  
Notre peuple n'y est pas préparé,  
et tant mieux. Montre ton poing. »

La princesse Zinaïda Ioussoupova,  
sachant que l'impératrice  
était entièrement sous l'emprise  
d'aventuriers, la plaignait.

Zinaïda Nikolaïevna vint sur l'île Kamenny  
voir la veuve impératrice Maria Fiodorovna  
et, en présence des sœurs de Nicolas,  
Xenia et Olga, déclara que le seul moyen  
de sauver le souverain, les enfants et la Russie  
était de placer l'impératrice  
dans un sanatorium pour malades mentaux.

Une vie isolée, calme et paisible  
pouvait encore la sauver.

D'après les témoignages,  
la maladie d'Alexandra Fiodorovna  
recula avec le début de la guerre mondiale.

Pendant la guerre, extérieurement,  
elle était d'une beauté exceptionnelle.

L'ambassadeur français Paléologue écrivait :

« Elle n'a jamais eu l'air si en bonne santé.

L'impératrice était entièrement absorbée  
par son travail à l'hôpital. »

« Pour la première fois,  
j'ai rasé la jambe d'un soldat  
près et autour de la blessure. »

« On a dû amputer trois doigts à un blessé. »

« J'ai dû panser des malheureux  
avec de terribles blessures.

Ils resteront à peine des hommes à l'avenir,  
tant tout est criblé de balles.

Il faudra peut-être tout couper —  
tant tout est noirci. J'ai tout lavé, nettoyé,  
badigeonné d'iode, recouvert de vaseline,  
bandé — tout cela s'est très bien passé.  
Je préfère faire ces choses moi-même,  
sous la direction d'un médecin. »

Il faut dire que l'idée de travailler à l'hôpital  
avait été suggérée à l'impératrice  
par Raspoutine.

« Je trouve tout à fait naturel,  
écrivait l'impératrice,  
que les malades se sentent mieux en ma présence,  
car en les caressant, je prie toujours  
et pense à notre ami. »

L'ami — Raspoutine. C'est pure vérité  
qu'elle pensait toujours à lui,  
car elle savait prendre soin de ses enfants.

Raspoutine voulut que sa fille Matrena  
reçoive absolument son éducation  
à l'Institut Smolny.

La directrice de l'institut, la vieille princesse Lieven,  
refusa d'admettre Mademoiselle Raspoutine,  
qui n'avait pas la formation requise,  
et démissionna ostensiblement de son poste,  
qu'elle occupait depuis plus de vingt ans.  
Après cela, la fille de Raspoutine fut admise à Smolny  
sans documents et sans examens.

Sa cadette, Varvara, étudiait dans un lycée privé.

Vyroubova écrivait d'elle :

« Charmante petite fille.

Il y a en elle quelque chose de son père.

Les mêmes yeux. Et quand elle rit,

la même ruse de paysan. »

Les amies disaient à Varvara :

« Tu es chanceuse, Varia ! Ton père peut tout faire.

Quoi que tu demandes, on te le donnera. »

Le fils de Raspoutine, Dmitri,  
l'impératrice le fit dispenser  
personnellement du service militaire  
pendant la guerre.

Elle écrivait à son mari :

« Notre ami (c'est-à-dire Raspoutine)

est désespéré, car son fils gère la maison  
en l'absence de son père.

On ne peut pas prendre le fils unique. »  
Les ordres concernant le fils de Raspoutine  
étaient donnés par nul autre  
que le chef de l'État-major général.

En 1916, Nicolas séjourne principalement au Quartier général.  
Alexandra Fiodorovna se retrouve, bien malgré elle,  
à gérer les affaires à Pétersbourg. Elle est en pleine forme.  
C'est une sorte de syndrome de guerre.

Nicolas écrit à sa femme  
l'une de ses lettres les plus célèbres :  
« Tu dois être mes yeux et mes oreilles  
là-bas, dans la capitale, tant que je dois rester ici.  
C'est ton devoir de maintenir l'unité parmi les ministres.  
Ce faisant, tu me rends un immense service,  
à moi et à notre pays.  
Ô Soleil inestimable, je suis tellement heureux  
que tu aies enfin trouvé une occupation appropriée.  
À présent, je serai bien sûr tranquille  
et ne me tourmenterai plus,  
du moins pour les affaires intérieures. »

En décembre 1916,  
la grande-duchesse Elisaveta Fiodorovna  
tenta une fois de plus de parler à sa jeune sœur, l'impératrice,  
de Raspoutine.

Alexandra Fiodorovna l'interrompit :  
« On calomnie toujours les saints. »  
En partant, Elisaveta Fiodorovna lança :  
« Souviens-toi du destin de Louis XVI. »  
Le roi de France Louis XVI fut exécuté  
pendant la Révolution, ainsi que sa femme, Marie-Antoinette.

L'impératrice écrivait à Nicolas, à la Stavka :  
« Le temps de la grande indulgence et de la douceur est révolu —  
maintenant commence le règne de la volonté et du pouvoir.  
Parce qu'ils savent que j'ai une forte volonté ! »

Alexandra Fiodorovna était retournée à son enfance.  
Au moment le plus inopportun,  
elle se transforma en *Spitzbube*,  
ce qui signifie « petite espiègle ».  
C'est ainsi qu'on l'appelait dans son enfance,

lorsque, malgré son caractère naturellement renfermé,  
elle se détendait dans le cercle de ses proches.

À la fin de 1916, l'hypnotiseur Raspoutine  
était devenu son unique compagnon.

Gouverner la Russie,  
elle ne le pouvait pas, même si elle l'avait voulu.  
Raspoutine, lui non plus,  
n'avait aucune proposition constructive pour la Russie.  
De propositions non constructives, en revanche,  
il y en avait beaucoup.

À partir du milieu de 1915  
et jusqu'à l'abdication,  
six ministres de l'Intérieur se succédèrent.  
Après Maklakov vint le prince Chtcherbatov.  
Il resta trois mois,  
tombant pour un article sur Raspoutine.  
Puis Alexeï Nikolaïevitch Khvostov — sept mois.  
Il fut renvoyé à cause d'une intrigue contre Raspoutine.  
Le ministère de l'Intérieur fut ensuite dirigé cinq mois  
personnellement par le Premier ministre Stürmer.  
Il fut remplacé par un autre Khvostov,  
Alexandre Alexeïevitch.  
Il tint deux mois.  
Après lui vint Protopopov.

Voici maintenant les ministres de la Guerre :  
Polivanov, Chouvaïev, Beliaïev.  
Puis ce fut la valse au ministère de la Justice.  
Après Chcheglovitov,  
on nomma Khvostov —  
c'est-à-dire Khvostov le second, Alexandre Alexeïevitch,  
que l'on nommerait ensuite à l'Intérieur  
à la place de Stürmer.  
Après Khvostov, le ministère de la Justice  
fut dirigé par Makarov,  
qui avait lui aussi déjà été ministre de l'Intérieur.  
Pour finir ce fut Dobrovolski.  
Mais cela se passera déjà après l'assassinat de Raspoutine.

« Il a le chaos dans la tête, un chaos politique. »  
Ces paroles du ministre de l'Intérieur Protopopov  
pourraient facilement s'appliquer à Raspoutine,  
bien qu'elles aient été prononcées  
à propos d'un autre personnage  
de la vie mondaine, médicale et politique pétersbourgeoise.  
Ce personnage, c'était le docteur

de médecine tibétaine Badmaev,  
apparu à Saint-Pétersbourg bien avant Raspoutine,  
sous Alexandre III,  
et qui conserva son influence jusqu'en 1917.

Voici ce qu'écrit de Badmaev Sergueï Witte :

« Dans certains cas,  
ses traitements font du bien,  
mais son traitement est toujours lié  
à diverses intrigues et à la politique. »  
Et il faudrait ajouter : à l'argent.  
Badmaev fut introduit auprès de Nicolas.  
Le tsar se faisait soigner par lui avec des herbes  
et le consultait sur les affaires d'État.  
Badmaev possédait un sanatorium.  
Les noms de la liste de ses patients  
passaient ensuite sur la liste du Conseil des ministres.  
Autrement dit, le sanatorium de Badmaev,  
c'était une sorte d'analogie, à l'époque,  
de la future Clinique centrale du Comité central  
au déclin de l'Empire soviétique.

La princesse Zinaïda Nikolaïevna Ioussoupova écrit :

« J'ai tellement envie de cracher sur tout et sur tous  
et de m'éloigner le plus possible de cette atmosphère de folie,  
d'intrigues et de haine ! »

Et encore, dans cette même lettre :

« Je méprise tous ceux  
qui supportent tout cela et se taisent !  
La Valida est folle elle-même  
et a rendu fou son époux. »

Par « Valida », la princesse Ioussoupova  
désigne l'impératrice Alexandra Fiodorovna.

*Valida* vient du latin *validus* —

« qui a de la force, qui est effectif ».

Autrement dit, la Valida,  
c'est la dirigeante réelle, effective, de la Russie.

Nicolas II, dans les lettres de Zinaïda Ioussoupova,  
n'est nommé que « Validol »  
(jeu de mots avec le sédatif russe *Validol*).

Le ministre de l'Intérieur Protopopov  
était justement un protégé de Badmaev,  
qu'il connaissait depuis vingt-sept ans.  
Il est donc difficile de ne pas le croire  
lorsqu'il dit que dans la tête  
du docteur tibétain règne

« un chaos politique ».  
Badmaev et Raspoutine,  
et Protopopov avec eux,  
travaillaient main dans la main  
auprès de la famille impériale.  
Raspoutine s'occupait avec succès de suggestion,  
Badmaev fournissait un ensemble de sédatifs,  
avant tout pour l'héritier.

À première vue,  
la peur d'Alexandra Fiodorovna  
pour la santé de son fils  
est le seul motif rationnel  
dans les relations de l'impératrice  
avec Raspoutine.

Le sentiment maternel,  
combiné au complexe de culpabilité  
de savoir que la maladie  
du sang incoagulable venait de sa famille à elle,  
celle d'Alexandra Fiodorovna,  
peut servir de justification  
à bien des actes de l'impératrice  
et d'explication à la liberté d'action  
laissée au guérisseur Raspoutine.

Les souffrances physiques du fils  
provoquaient chez Alexandra Fiodorovna  
de violentes douleurs  
avec des spasmes faciaux,  
des crises cardiaques  
et une paralysie partielle des membres.

Mais, dans le triangle  
impératrice–tsarévitch Alexis–Raspoutine,  
un autre élément est intéressant.  
La peur pour la santé de son fils  
ne masquait nullement,  
dans la conscience de la mère,  
l'idée principale :  
son fils Alexis était  
le futur monarque russe.

Raspoutine manipulait parfaitement  
ce rêve de la tsarine,  
et il est aujourd'hui difficile de dire  
si Alexandra Fiodorovna voyait en Alexis  
l'héritier de Nicolas  
ou son remplaçant.

L'impératrice eut un accouchement très difficile pour son fils.

Le médecin de cour Timofeïev  
demanda des instructions à Nicolas :  
qui fallait-il sauver dans une situation critique,  
la mère ou l'enfant ?

Le tsar répondit :

« Si c'est un garçon,  
sauvez l'enfant  
et sacrifiez la mère. »

Par la suite,  
on fit connaître à l'impératrice  
cette instruction suprême.

En 1916, en pleine Première Guerre mondiale,  
le front vivait une vie  
complètement séparée  
du reste de la Russie,  
y compris de Saint-Pétersbourg officiel.  
Le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch,  
mari de la sœur de Nicolas, Xenia,  
et beau-père de Félix Ioussoupov,  
se rendit un court moment à Pétersbourg  
depuis le front.

Voici ses impressions :

« La guerre n'intéresse pas Pétersbourg.  
Pétersbourg vit de rumeurs.  
Est-il vrai que le tsar s'est mis à boire ?  
Avez-vous entendu dire  
que le souverain est soigné  
par un certain Bouriate  
qui lui a prescrit un médicament  
qui détruit le cerveau ?  
Savez-vous que le Premier ministre Stürmer  
est en contact avec des agents allemands  
à Stockholm ?  
Vous a-t-on raconté  
la dernière frasque de Raspoutine ?  
Et jamais une seule question sur l'armée,  
pas un mot de joie  
à propos de la victoire de Broussilov. »

Le 4 juin 1916,  
les troupes commandées par le général Broussilov,  
ayant percé la défense de position  
des Austro-Hongrois,  
entamèrent une offensive  
sur tout le front Sud-Ouest

et avancèrent  
de 60 à 150 kilomètres en profondeur.

Les pertes de l'ennemi  
furent énormes.

Avec Broussilov et son armée,  
la Russie démontra  
un nouveau potentiel militaire  
et stratégique.

L'effet de surprise  
et l'ampleur de l'offensive,  
la liaison irréprochable entre les unités  
comme leçon tirée  
des défaites de 1914,  
la préparation d'artillerie,  
la disponibilité en obus,  
des tranchées à soixante-quinze pas  
des positions ennemies.

Et surtout —  
une nouvelle qualité de commandement  
en la personne de Broussilov.

L'armée russe poursuivait aussi son succès  
sur le front du Caucase  
et pénétrait plus profondément  
en territoire turc.

Les troupes du général Youdenitch  
prirent Erzeroum.

Devant le général Youdenitch,  
comme devant la plupart des participants  
à la Première Guerre mondiale,  
se profilait la guerre civile.

Le même grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch  
écrivait alors :

« Il y aura un soulèvement dans notre arrière,  
précisément au moment  
où l'armée sera prête  
à porter à l'ennemi  
un coup décisif. »

L'offensive de l'armée russe  
à l'automne 1916  
ne fut pas développée,  
alors même que l'économie  
l'aurait permis.

L'affirmation selon laquelle  
l'armée était moralement épuisée

pourrait être acceptée,  
si l'on ne savait pas  
que la suite serait  
une guerre civile fratricide  
durant trois ans,  
d'une terrible férocité  
et sans épuisement moral.

En 1916,  
malgré les territoires perdus  
et la mobilisation  
dans les villes et les campagnes,  
la Russie avait augmenté  
la production d'obus  
de 2 000 %,  
celle de pièces d'artillerie  
de 1 000 %,  
celle de fusils  
de 1 100 %.

La croissance globale  
de la production économique,  
comparée à l'année de référence 1913,  
fut de 21 %.

Les bolcheviks héritèrent  
de 18 millions d'obus.

On produisait 222 avions par mois.

La production de téléphones  
augmenta de cinq fois.

Cinq usines automobiles  
produisaient des camions  
et étaient prêtes  
à produire leurs propres chars.

Le principal problème de 1916  
était le ravitaillement.

Le ministre de l'Intérieur Protopopov  
devint responsable du ravitaillement.

La Russie fut le seul des pays en guerre  
qui, dès le début du conflit,  
ne mit pas en place de cartes de rationnement  
pour les produits,  
sauf pour le sucre.

Dans le même temps,  
afin de prévenir la spéculation,  
le gouvernement introduisit  
des prix d'achat fixes sur le grain.

Les résultats de cette mesure

furent extrêmement mauvais.  
Les paysans, habitués au marché,  
réduisirent brutalement les semailles  
et diminuèrent leurs livraisons aux villes.  
Les files d'attente  
devant les boulangeries d'État  
apparurent,  
et avec elles le mécontentement.  
En 1916,  
les prix du grain furent relevés  
mais restèrent administrés.  
Tous les autres produits  
virent leurs prix multipliés  
par quatre ou cinq.  
On ne transportait plus le grain  
des campagnes vers les villes.  
La décision d'introduire  
la réquisition (prodrazvyorstka),  
prise sous la pression de la Douma  
en septembre 1916,  
ne donna aucun résultat.  
Le 16 septembre,  
l'impératrice écrivait à Nicolas  
sur un ton presque léniniste :  
« La question la plus importante pour nous aujourd'hui,  
c'est le ravitaillement. »  
Mais les méthodes féroces de réquisition à la Lénine,  
avec saisie totale du grain  
et massacre de masse des paysans producteurs,  
n'effleurèrent l'esprit de personne.  
L'idée d'un communisme de guerre total  
ne vint à l'esprit de personne,  
bien que quinze provinces céréalières  
eussent été perdues  
lors de la grande retraite de 1915,  
malgré d'innombrables réfugiés,  
malgré la mauvaise récolte de 1916.  
Au début de 1916,  
le stock de réserve d'État en grain  
s'élevait à 900 millions de pouds,  
soit un tiers du besoin annuel de la Russie.  
Cette réserve fut la dernière chose  
par laquelle le Premier ministre assassiné,  
Piotr Arkadievitich Stolypine,  
aida son pays après sa mort,

lui qui avait été l'auteur  
d'une réforme agraire libérale,  
réussie mais inachevée.

En 1916,  
le gouvernement ne se fia pas  
au libre marché  
et ne libéra pas le prix du pain.  
Le grain récolté  
ne pouvait pas être acheminé  
vers les villes  
et vers l'armée en campagne,  
en raison de la confusion habituelle  
dans le fonctionnement des transports.  
Pour la seule année 1916,  
quatre Premiers ministres se succédèrent :  
Goremykine, Stürmer, Trepov, Golitsyne.

Le commandant suprême  
d'une armée de quinze millions d'hommes,  
l'empereur Nicolas Romanov,  
siégeait à sa Stavka de Moguilev.  
La grande famille Romanov  
finit par ne plus supporter la situation.  
En novembre 1916,  
le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch,  
lors d'une entrevue avec l'empereur,  
lui remit une lettre  
qui exprimait l'humeur générale  
de la famille du tsar :  
« Tu m'as répété plus d'une fois  
que tu ne pouvais faire confiance à personne,  
qu'on te trompait.  
Tu crois Alexandra Fiodorovna,  
ce qui est parfaitement naturel.  
Mais ce qui sort de sa bouche  
est le résultat d'une habile manipulation.  
Tes premières décisions  
sont toujours justes.  
Mais dès que d'autres influences apparaissent,  
tu commences à hésiter.  
Tu te trouves à la veille  
d'une ère de nouveaux troubles —  
je dirai plus :  
à la veille d'une ère d'attentats.  
Crois-moi. »

Nicolas ne lut pas la lettre,  
il la transmit à Alexandra Fiodorovna.  
Elle la lut  
et écrivit à son mari :  
« Je suis horriblement indignée  
par la lettre de Nicolas (c'est-à-dire le grand-duc).  
Il sent que l'on tient compte de moi,  
et c'est insupportable pour lui.  
Pourquoi ne lui as-tu pas dit  
que tu l'enverrais en Sibérie ?  
Il est l'incarnation de tout ce qu'il y a de mauvais.  
C'est un homme exécrationnel,  
le petit-fils d'un Juif. »  
À propos de ce « petit-fils d'un Juif »,  
il faut préciser.

Premièrement, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch  
était le petit-fils du tsar Nicolas Ier,  
et deuxièmement,  
nous avons là un exemple  
d'une « perle » et d'un « diamant »  
du répertoire d'injures  
de l'impératrice russe.

Après Nicolas Mikhaïlovitch,  
les grands-ducs Mikhaïl Alexandrovitch,  
Georgui Mikhaïlovitch,  
Alexandre Mikhaïlovitch  
et Dmitri Konstantinovich  
se déclarèrent eux aussi.  
Tous exprimèrent leur mécontentement  
devant la situation du gouvernement,  
et devant l'ingérence  
de Raspoutine  
et d'Alexandra Fiodorovna.

L'assassinat de Raspoutine,  
en décembre 1916,  
ne changea en rien  
le tableau de l'absence de pouvoir.  
L'enthousiasme et l'animation passagers  
dus au soulagement de s'être débarrassé de lui,  
dont la nécessité avait été répétée si longtemps par tous,  
ne conduisirent pas  
à l'union de l'élite politique russe.

Nicolas ne pouvait être  
le centre de cette union,

et de toute façon  
il n'intéressait déjà plus personne.  
Même dans sa famille.  
Dans la famille,  
on avait même commencé  
à l'appeler, en douce,  
« le colonel ».

Le 7 janvier 1917,  
le président de la Douma d'État,  
Mikhaïl Rodzianko,  
obtient une audience auprès du souverain  
et lui fit un rapport  
sur la situation dans le pays :  
« Personne n'ignore  
que l'impératrice, en dehors de vous,  
donne des ordres  
pour la gestion de l'État ;  
les ministres vont lui faire leurs rapports,  
ceux qui lui déplaisent  
sont rapidement renvoyés.  
Dans le pays,  
la haine pour l'impératrice grandit.  
Pour sauver votre famille,  
il vous faut, Votre Majesté,  
écarter l'impératrice  
de toute influence sur la politique.  
Ne contraignez pas le peuple  
à devoir choisir  
entre vous  
et le bien de la Patrie. »

Le souverain prit sa tête entre ses mains,  
puis dit :  
« Est-il possible  
que pendant vingt-deux ans  
j'aie fait des efforts  
pour que les choses soient meilleures,  
et que pendant vingt-deux ans  
je me sois trompé ? »  
Rodzianko répondit :  
« Oui, Votre Majesté,  
pendant vingt-deux ans  
vous avez suivi une mauvaise voie. »

